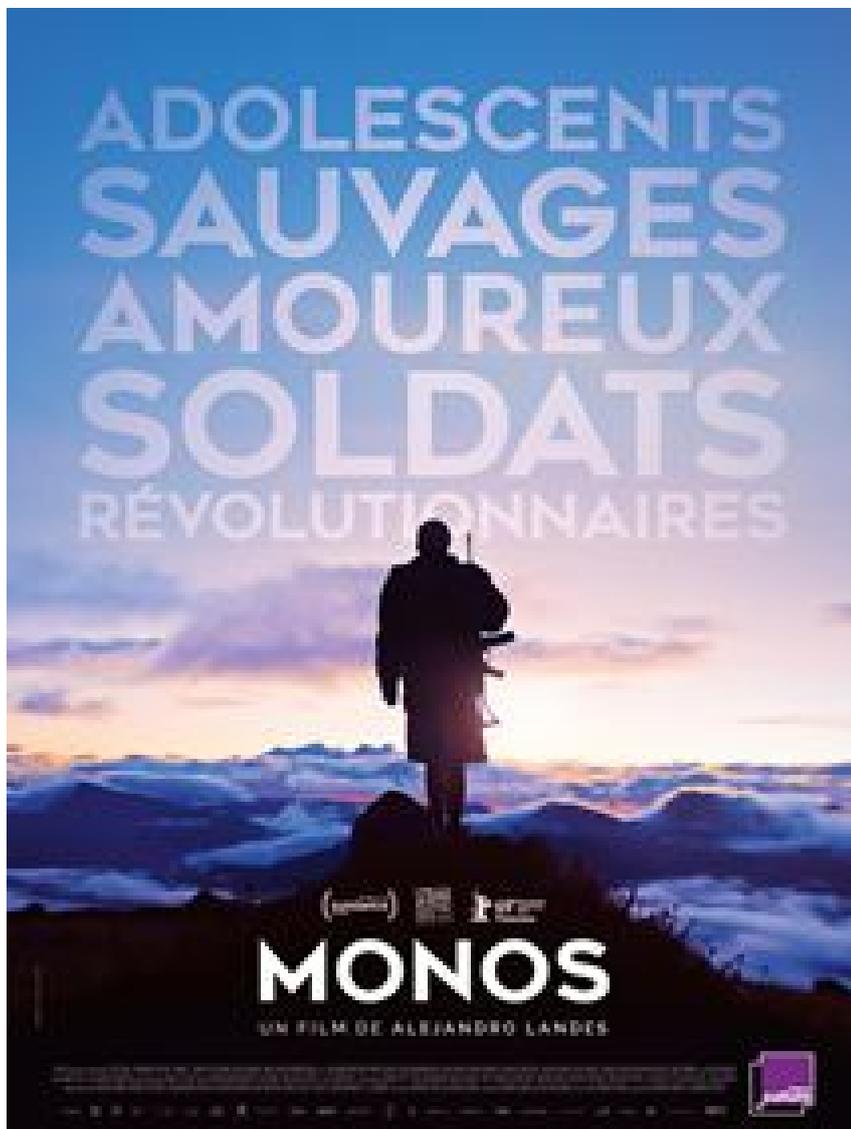


ECRAN TOTAL

12 au 25 FEVRIER 2020



De Alejandro Landes

Avec Julianne Nicholson, Moisés Arias, Sofia Buenaventura, Julian Giraldo, Karen Quintero, Laura Castrillón, Deiby Rueda.,

Dans ce qui ressemble à un camp de vacances isolé au sommet des montagnes colombiennes, des adolescents, tous armés, sont en réalité chargés de veiller à ce que Doctora, une otage américaine, reste en vie. Mais quand ils tuent accidentellement la vache prêtée par les paysans du coin, et que l'armée régulière se rapproche, l'heure n'est plus au jeu mais à la fuite dans la jungle...

Monos , Colombie, Etats-Unis, 2019, Durée : 1h42, Sortie : 04/03/2020

EN ROUTE POUR L'AVENTURE

Monos, second long métrage de fiction du Colombien Alejandro Landes a ceci de particulier qu'il semble raconter une histoire purement métaphorique... qui sans cesse ressemble à un récit réel. Le fascinant décor de **Monos** pourtant semble initialement appartenir à l'imaginaire. Une mystérieuse organisation est basée dans un grand bunker isolé sur une montagne. L'endroit semble abandonné, on vit comme dans le ciel, un feu d'artifice vient transpercer les nuages. Ses jeunes héros ont des noms fantaisistes : Rambo ou Schtroumpf. La musique, signée par la géniale Mica Levi, installe une distance. Mais cette distance est-elle si grande que cela lorsque la bande son fait régulièrement revenir un sifflet qui ressemble à ce qu'on peut entendre dans une cour de récréation ?

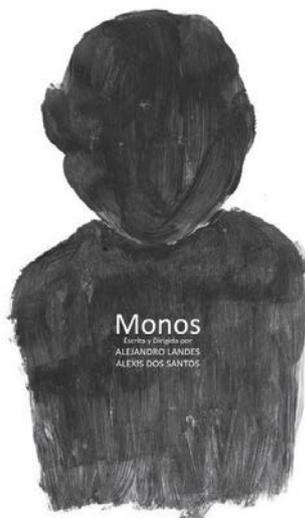
Monos décrit en effet les rites initiatiques enseignés à des jeunes gens. Comme une école, mais totalement dégénérée, où l'on encourage une éducation toxique et le harcèlement punitif. Les petits corps dans **Monos** paraissent trop musclés, à l'image de l'homme qui chaperonne les jeunes gens. C'est comme si l'on entrait dans les

couloirs secrets d'une usine à petits monstres. Pourtant, derrière tout cet attirail quasi-surréal, on a parfois l'impression de vivre une immersion parmi des *toy soldiers* lancés à l'aventure dans la jungle.

Le film est trop mystérieux pour imposer une seule lecture, mais il évoque un thème commun de beaucoup de films sélectionnés à la Berlinale : la violence à laquelle les plus jeunes sont confrontés ; plus précisément une violence trop grande pour ceux à qui elle est confiée. Les enfants ne sont déjà plus des enfants, et comme dans une farce absurde de Yorgos Lanthimos, toutes les structures traditionnelles perdent leur sens. Landes décrit un vertigineux jeu de rôles où les gamins sont comme des anomalies dans une nature qui les rejette.

Monos est porté par un sens de la surprise que le film tient de la première à la dernière seconde. Sa mise en scène sensorielle est impressionnante, tout en ruptures et sinuosités vertigineuses. C'est une expérience viscérale qui cite directement **Sa majesté des mouches**, mais qui évoque également le **Nocturama** de Bonello. Avec sa façon d'être dans la projection portrait puissant et éprouvant d'une jeunesse abimée, abandonnée, et qui devant nos yeux se désagrège.

Entretien avec Alejandro LANDES :



Monos du Colombien Alejandro Landes était l'un des gros buzz de 2019 et a été très remarqué à Sundance puis à la Berlinale. C'est une expérience viscérale qui suit le parcours de quelques enfants soldats, errant dans la jungle comme hors du temps et hors du monde. Le réalisateur nous parle de son inspiration, de ce qui fait de Monos un film si particulier, et de sa collaboration avec l'excellente compositrice Mica Levi. A découvrir en salles dès le 4 mars !

Quel a été le point de départ de Monos ?

Le film est né de plein de sources différentes. Il y a la brume de guerre particulièrement dense du monde d'aujourd'hui, où les lignes de combat semblent si floues et les alliances changent si rapidement. La longue, très longue guerre civile en Colombie et les peurs profondes qui entourent le processus de paix. Les films de guerre comme **Apocalypse Now**, mais qui ici seraient racontés par ma génération et d'un pays comme la Colombie. Et puis il y a les choses que vous lisez au lycée comme **Sa majesté des mouches** de William Golding ou **Au cœur des ténèbres** de Joseph Conrad, dont le pouvoir allégorique transcende les époques, les conflits ou les pays. Ces deux romans restent dans votre subconscient, comme un totem ou un tatouage. C'est pourquoi l'image la plus emblématique de **Sa majesté des mouches**, la tête du cochon, figure aussi dans **Monos** en tant qu'hommage.



Vous avez décrit votre film comme un « rêve halluciné ». Comment avez-vous abordé le style visuel de votre film avec Jasper Wolf pour raconter cette histoire ?

Je ne crois pas en l'idée de style visuel, plutôt en une identité visuelle qui doit être spécifique vis-à-vis des visages, des lieux, de l'histoire, de l'esprit du film – comme des empreintes digitales. Il y a eu une guerre civile qui a semblé interminable en Colombie, et ce à bien des égards : les paramilitaires, les guérillas, la drogue, le gouvernement, les intervenants étrangers etc. La fragile possibilité d'une paix est dans l'air, et on l'attend depuis longtemps. **Monos** explore ce moment à travers le prisme du film de guerre. Et même si c'est la première chance de vivre cela pour ma génération, ce n'est pas la première chance pour notre pays. Et par conséquent, ce processus est accompagné d'un certain nombre de fantômes. Ces fantômes, et la nature non-conventionnelle de la guerre aujourd'hui, nous ont inspiré pour donner au film un aspect de rêve fiévreux, halluciné.

Alejandro Landes est né à Sao Paulo, au Brésil, d'une mère colombienne et d'un père équatorien. Il a étudié l'économie à la Brown University, a ensuite écrit pour un journal aux Etats-Unis et pour une émission de télévision, avant de réaliser le film documentaire Cocalero – présenté à Sundance en 2007 et sorti en salle dans plus de dix pays. Avec Porfirio, il a intégré la Cinéfondation et le Sundance Institute.

Monos ressemble à un film réaliste sur la guerre civile et les enfants soldats en Colombie, mais il y a aussi une grande dimension d'étrangeté, d'inquiétude et de métaphore. Comment avez-vous équilibré ces différents tons lors de l'écriture ?

L'idée, de l'histoire jusqu'à la conception des décors, était de créer une réalité atemporelle, hors du monde et hors du temps, loin de tout – avec ce groupe d'enfants qui sont entraînés et surveillés par une force invisible. Et même si les spécificités de la guerre civile colombienne ont constitué une source d'inspiration, l'idée a toujours été que l'expérience du film transcende les frontières et qu'on crée ici comme un monde à part. Nous nous sommes inspirés de bien des lieux et bien des conflits. Les *monos* sont en mission et font partie d'une armée clandestine. C'est un groupe de soldats basés en arrière-ligne du conflit et un groupe d'ados très unis. L'autre conflit est lié à l'adolescence, qui est une phase de conflit intérieur. Le corps change, la voix aussi... on veut appartenir à un groupe mais on veut aussi être seul. Le mot « monos » vient du grec signifiant « un » ou « seul ».



Mica Levi apporte encore une fois quelque chose de très particulier par sa musique. Comment avez-vous eu l'idée de l'inclure sur ce projet et comment avez-vous collaboré ensemble ?

Mica est arrivée après avoir vu un montage inachevé du film ; elle m'a d'abord envoyé un enregistrement de sifflement et de timbales. J'ai tout de suite eu un déclic et nous avons commencé à travailler ensemble. Je suis allé à Londres plusieurs fois et nous avons travaillé avec un grand talent de la supervision musicale, Bridget Samuels. L'alchimie a pris avec Mica qui a bien compris l'esprit du film : les visages, les couleurs, l'environnement extrême, l'absence d'époque ou d'endroit précis.

Elle a une formation classique mais elle est tout autant inspirée par la pop ou le heavy metal ; elle peut mêler une musique au synthé avec un quartet. Tout cela apporte une sensibilité particulière, un mix d'instruments qui crée un son particulier, émouvant et atemporel.

Mon précédent film (**Porfirio**, qui est passé à Cannes en 2011) ne comportait que de la musique dont la source était visible à l'écran. Je suis sensible à la musique et je pense qu'elle doit être utilisée avec parcimonie et dans un but précis. **Monos** a quelque chose de monumental, mais aussi de minimaliste dans son esthétique. Mica a essayé de rester fidèle à cela dans sa musique – son impact est puissant, et pourtant il n'y a pas plus de 23 minutes de musique dans tout le long métrage.

Dans un film avec tant de protagonistes, la clef en ce qui concerne la musique était de lui donner du caractère. Une approche à la **Pierre et le Loup** en quelque sorte, donnant un aspect de fable au film. Les deux principaux thèmes musicaux du film sont deux sifflements épiques, réalisés par Mica en soufflant dans des bouteilles vides, chez elle. Le premier est un sifflement d'autorité, qui est strident et toujours identique. Il évoque la présence de l'Organisation. L'autre est comme un sifflement d'oiseau qui illustre le lien entre les enfants ; il est d'abord assez brut et

devient de plus en plus mélodique au fil du film. Il y a également les timbales qui soulignent le sifflement d'autorité et évoquent l'idée de « loi ». C'est le son d'une force de l'ombre qui tente de contrôler le groupe à distance. Il y a des progressions qui agissent comme des poussées d'adrénaline, directement inspirée d'une musique dance que Mica a façonnée pour la rendre plus tordue et étouffante. Lorsqu'il y a un changement important de décor, le son change mais pas la musique – son rôle est plus narratif qu'atmosphérique.

Quels sont vos réalisateurs favoris et/ou ceux qui vous inspirent ?

Question difficile. Il y en a beaucoup qui vont et viennent dans ma vie selon les saisons, l'état d'esprit ou ce que je fais. Je peux en tout cas vous dire que mon père ne nous autorisait pas à regarder la télévision. Mais nous avions quelques films : ses films à lui. C'est ce que nous étions autorisés à voir, encore et encore. J'ai vu **Lawrence d'Arabie** et **Das Boot** tellement de fois que j'ai commencé à comprendre comment ils ont été faits.

Quelle est la dernière fois vous avez eu le sentiment de voir quelque chose de neuf, de découvrir un nouveau talent ?

La première chose qui me vient à l'esprit est le sentiment très fort que j'ai eu en regardant **Hunger** de Steve McQueen et **Santiago** de Joao Moreira Salles. Ainsi que **L'Humanité** de Bruno Dumont.

Entretien réalisé par Nicolas Bardot le 1er avril 2019, lepolyester.com

Le tournage a eu lieu en Colombie, dans le parc national naturel de Chingaza en Cundinamarca, et dans le canyon de Samaná en Antioquia.

SensCritique publiée par [Alexandre Agnes](#) le 9 juillet 2019

Ça se passe aujourd'hui. Ou peut-être demain. Au sommet d'une montagne prise dans les nuages et fichée d'un bunker post-apocalyptique. A moins qu'il s'agisse de ruines anciennes ou des restes d'un village. Plus bas, une jungle. La Colombie, probablement. Mais ce n'est pas dit.

Des enfants jouent à la guerre. Sauf qu'ils ne jouent pas vraiment. Une guerre fait effectivement rage, au loin. Elle résonne dans la radio, puis se rapproche, menaçante, furieuse. Qui se bat ? On

l'ignore. Mais ces ados au genre trouble (un garçon aux cheveux longs qui roule du cul les cuisses gainées de bas noirs, une fille aux cheveux courts qui se bat comme un mec et se fait appeler Rambo...) s'entraînent, arme à la main, hurlant comme des bêtes sauvages, sous les ordres d'un nain bodybuildé. Au milieu, une otage américaine. Et une vache précieuse.

Inracontable et sortant du schéma classique des récits balisés qui exposent avec clarté et concluent en apportant toutes les

réponses, *Monos* est avant tout une expérience sensorielle. Le "qui ? pourquoi ? où ? comment ? et enfin ?" n'a pas sa place ici ; chercher à anticiper, espérer obtenir les clés, attendre une explication, relève de la vaine entreprise. Et ça n'a rien de frustrant.

Il s'agit de se laisser porter par la splendeur surnaturelle des décors naturels, magnifiés par une réalisation aussi sobre qu'impressionnante. De se laisser hypnotiser par les fulgurances d'une B.O. organique. D'encaisser à chaque plan l'impact d'un casting jeune, nouveau, inconnu, d'une intensité de jeu et d'un

engagement physique exceptionnels. De vivre et survivre avec eux, animaux sauvages qui se roulent dans la boue, enfants joueurs et baiseurs, soldats illuminés en quête d'une cause et d'un monde à recréer ou à retrouver.

Oeuvre inclassable d'une spectaculaire beauté plastique, *Monos* fait partie de ces films rares qui laissent une impression durable sans pour autant qu'on en saisisse véritablement le sens. Comme une persistance rétinienne, un poème visuel brutal, qui fascine et foudroie en s'adressant aux tripes du spectateur. Profondément instinctif.

La scène a quelque chose d'irréel : sur un plateau montagneux isolé, un groupe d'adolescents joue au foot à tâtons, les yeux bandés. Peu après s'amène à cheval un jeune homme dont l'arrivée provoque angoisse et fébrilité. S'ensuit un entraînement militaire intensif. À peine plus vieux, mais de toute petite taille, le nouveau venu surnommé « le Messenger » aboie des ordres avant de confier à la milice juvénile la garde d'une vache : « Shakira ». La situation prend une tournure plus insolite, et sinistre, lorsque est révélé que le rôle premier de ces enfants soldats est de garder prisonnière une médecin, qu'ils appellent « la Doctora ».

Dans *Monos*, en effet, aucun nom, aucune identité, ne sont révélés (à une exception près, tardivement, judicieusement). Et comme pour amplifier le malaise lié à l'âge tendre des protagonistes armés, ces derniers sont affublés de surnoms naïfs tels Bigfoot, Schtroumpf, Lady, Rambo, Loup, Boum-Boum...

Ils sont en tout huit là-haut. Le Messenger, avec qui ils communiquent par radio, représente leur seul point de contact avec « l'Organisation », une entité mystérieuse que l'on suppose de nature révolutionnaire, le pays où se déroule l'action n'étant pas davantage nommé.

Au gré des développements, avec la mort accidentelle de la précieuse vache comme amorce d'un effet domino funeste, l'esprit de corps des troupes est compromis. Des leaders se succèdent, la paranoïa se manifeste chez l'un tandis que le doute commence à se faire jour chez un autre...

Loin d'être une petite chose fragile, la Doctora observe et attend son heure. À ce propos, la comédienne Julianne Nicholson (*August : Ozage County ; I, Tonya*) est tellement formidable dans le rôle éminemment complexe de cette adulte à la fois prédatrice et proie, que ses jeunes partenaires, la plupart des non-professionnels, souffrent de la comparaison. On comprend ce parti pris du cinéaste Alejandro Landes, mais dans ce cas précis, il en résulte parfois des instants de décrochage chez le cinéphile et le potentiel immersif du film s'en ressent. C'est là l'une des rares faiblesses d'une oeuvre singulière et forte.

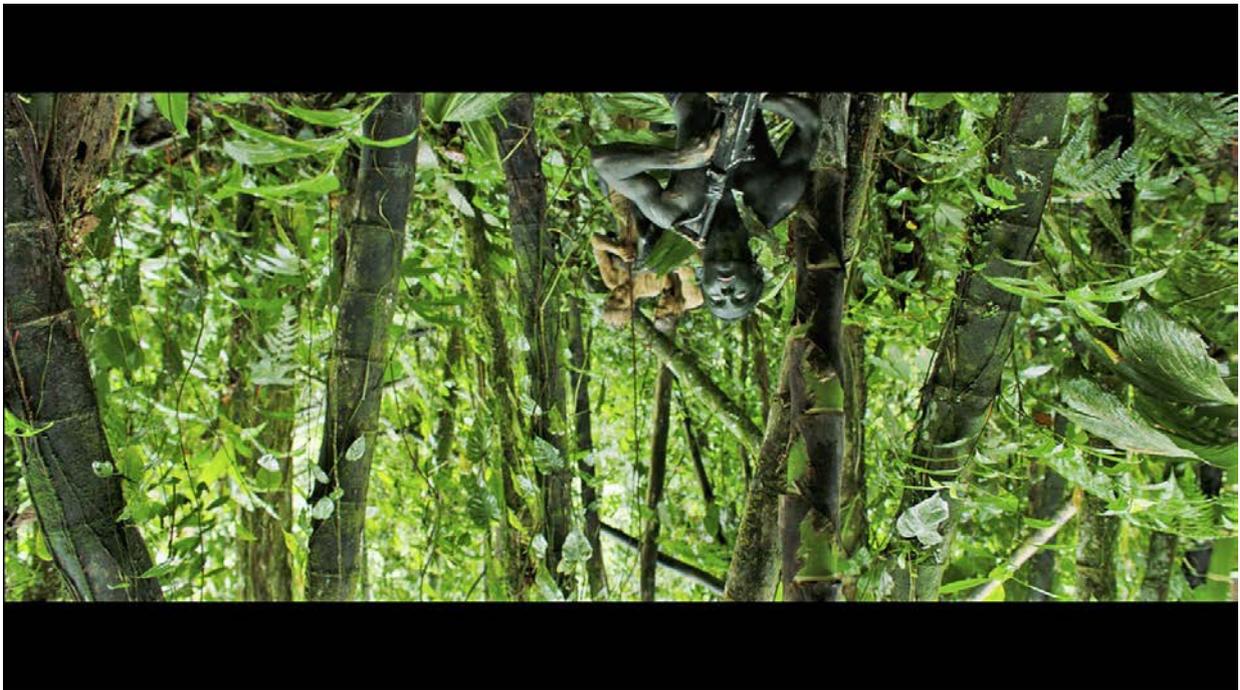


Photo: Acephale

Là où «*Monos*» se distingue des précédentes fables antimilitaristes utilisant la figure de l'enfant pour mieux exacerber l'odieux de la guerre, c'est dans cette fascinante étrangeté que Landes insuffle à son film.

De Golding à Kafka

Outre une évidente (et complètement assumée dans sa description de rituels inventés) parenté avec le classique littéraire *Sa Majesté des Mouches*, de William Golding, sur une bande d'enfants naufragés dont les tentatives pour demeurer civilisés les mènent au barbarisme, *Monos* emprunte à Kafka cette absurdité non seulement implacable, mais, à terme, mortelle.

Laquelle absurdité confère une bonne partie de son impact au film, dont le caractère distinct découle de la fusion des deux influences. Là où *Monos* se distingue encore de précédentes — et excellentes — fables antimilitaristes utilisant la figure de l'enfant pour mieux exacerber l'odieux de la guerre telles *Rebelle*, de Kim Nguyen, et *Beasts of No Nation*, de Cary Joji Fukunaga, c'est dans cette fascinante étrangeté qu'Alejandro Landes insuffle à son film. Le trop peu vu *Vinyan*, de Fabric du Welz, dont certaines des scènes ultimes reviennent en mémoire de-ci, de-là, constitue sans doute un meilleur comparatif.

Qui plus est, sa mise en scène s'avère aussi précise que soignée, avec un travail sur le cadre, la composition, particulièrement évocateur. On songe, entre autres, à ce plan aux allures de tableau quasi abstrait captant le reflet des géôliers sur un plancher de béton mouillé, de même qu'à ces séquences montrant le Messenger sur sa monture en contre-jour, les nuages en arrière-plan créant l'illusion d'une chevauchée dans les cieux.

Parlant du volet visuel : en privilégiant des tons pastel délavés, doux, Landes génère un puissant contraste entre la forme et le fond.

Primé à Sundance et candidat de la Colombie pour l'Oscar du meilleur film international, *Monos* contient assez de moments saisissants, de sous-texte et d'images prégnantes, pour s'imprimer durablement en mémoire. *François Lévesque, ledevoir.fr*

